

“les nationalités sont finies, elles tombent en poussière, et on en incorpore les fragments dans des nationalités nouvelles et plus vivaces.

“Mais il y a des symptômes, permettez-moi de vous le dire, auxquels la conscience du genre humain reconnaît si une nationalité est morte en effet, si le pouls ne bat plus, si les membres sont froids, si il n’y a plus ni palpitations ni aspirations dans la poitrine d’un peuple, et si, en ensevelissant ce peuple, on ne risque pas d’ensevelir avec lui la vie et la nationalité d’une grande race.

“Ces symptômes, quels sont-ils?”

“La race qui n’a pas été altérée par le mélange avec les usurpateurs de la conquête, mais qui s’est conservée dans sa force, dans sa vigueur et dans sa pureté.

“La langue enfin, autre symptôme, la langue qui est une espèce de parenté, continuée entre les différents membres de la famille nationale, disséminée sur le même sol.

“Lorsque ces symptômes existent, n’en croyez pas la pensée des oppresseurs, ou de ceux dont la connivence voudrait les encourager : la nationalité d’un peuple n’est pas morte”.

“Défendons-nous, défendons notre langue; c’est avec notre langue que nous pouvons vaincre, s’écriait il y a deux ans un poète de France. Et il disait dans ces beaux vers :

O drapeau de nos fiertés,
O verbe doux en clartés,
Qui de nous tient écartés
Le laid, l’injuste et l’immonde!

Doux parler aux mots divins,
Varié comme nos vins,
Et dont nos grands écrivains
Sont les crus que l’on vénère;
Parler qui sent notre sol,